

FRATERNITE ORTHODOXE SAINTE-ANNE
BREURIEZH REIZHVRIEK SANTEZ ANNA

FEUILLET SAINTE ANNE



N° 43

Août 2017-3

La fête de la Dormition de Sainte Anne au monastère de Kerbéneát



Photographies de Viorica Onea

LES RACINES ORTHODOXES DES PARDONS BRETONS

Par Atanaz F-Guillemot

dans «La Bretagne Orthodoxe » (n°5, 3ème trimestre 1990).

Transcrit pour le « Feuilleton Sainte Anne » avec l'accord du métropolitain Philarète en date du 1^{er} septembre 2011, par Stéphane Garnot

Des Pardons ? Qui n'en a entendu parler en Bretagne ? Les plus anciens peuvent se rappeler cette « fête du pardon » qui se préparait plusieurs jours à l'avance, et où mille invitations étaient faites : on battait le ban et l'arrière-ban des « cousins à la mode de Bretagne » !

Et l'on entrait dans cette fête qui possédait sa propre couleur locale et quasi-clanique selon les pays d'Armor et d'Argoat : coiffes richement brodées, robes de velours, châles, tabliers parsemés de perles... le tout exprimait une foi profonde, une affirmation de la personnalité chrétienne du lieu et des gens et ce, en annonçant le même monde de gloire que symbolisait aussi « l'arc de triomphe » ouvrant l'enclos paroissial.

Profonde dévotion des Bretons s'exprimant là ? Oui, certes. Comme chez tous les peuples proches de la terre et de la mer, il existe toujours chez eux cette confiance que l'on ne peut mettre qu'en Dieu et qui peut se résumer par ces paroles du psaume que l'on reprend lors des prières de la table : « Les regards de tous se tournent vers Toi, Seigneur, et tu donnes à chacun ce qui convient *en temps opportun*. Tu ouvres ta main généreuse et tu combles tout ce qui vit de bénédictions ». Oui, il y a indubitablement cet aspect dans ces processions populaires. Oui, il y a cette profonde volonté « de se remettre soi-même, de se remettre les uns les autres au Christ Notre Dieu », par l'intercession de Sa Très Sainte Mère et de tous Ses saints. Il y a tout cela, et c'est cet essentiel qu'il convient de creuser, car les éventuelles superstitions qui ont pu s'y greffer en déformant -par exemple- l'intercession aux saints guérisseurs, ne peuvent le dissimuler. Il y avait aussi, au sein de cette fête, une profonde démarche pénitentielle.

En voyant tout cela, une question se pose. Quelle était donc la vocation première de ces manifestations de foi ? Pourquoi ont-elles pris en ce pays une telle place privilégiée ?

Le touriste, l'ethnologue, l'intellectuel agnostique ou ésotériste passeront le plus souvent à côté du problème. Ils ne remarqueront, la plupart du temps, que les choses

secondaires, s'attachant plus aux déformations de cette dévotion qu'à son sens plénier. Ils décriront volontiers les légendes et superstitions qui n'ont fait que combler le vide laissé par la perte du sens originel de ces cérémonies.

Mais de ces valeurs, de ces manifestations de la Foi qui, dégagées du contexte théologique de l'Église papale, appartiennent profondément au Patrimoine Orthodoxe, qui en parlera ?

On se contentera de palabrer sur la Bretagne : terre de légendes et de farfadets. On voudra voir en ces cérémonies une manifestation du syncrétisme qui aurait uni, selon certains auteurs, le paganisme des anciens temps avec la Foi Chrétienne.

Comme « preuve », on avancera : « Toute chapelle a sa source sainte, toute procession a son tantad, son feu de joie : ne serait-ce pas la transcription du culte de la Source, de l'eau, du feu, du soleil ?

Non. La foi de nos saints illuminateurs n'a jamais permis et encore moins encouragé un syncrétisme de ce genre. Au contraire, bien des canons des conciles locaux prouvent qu'ils ne cessèrent justement de combattre le paganisme lorsqu'il influençait encore les consciences de leurs brebis. En bons pasteurs, ils ont su « se faire tout à tous », expliquer à ce peuple dont ils étaient issus, les vérités salvatrices de la Foi Chrétienne. Comment ? Comme les apôtres de tous les lieux et de tous les temps : grâce à des exemples immédiatement perceptibles pour leurs peuples, par le biais des cultures locales au sens large du terme. Ainsi, ils ont su utiliser les symboles celtiques pour être sûrement compris par le biais d'analogies simples et pédagogiques, et faire, de cette façon pénétrer la Vraie Foi. Ces moyens de prédication populaire n'ont évidemment donné lieu à aucune déviation chez nos Évangélistes. Celles qui existèrent et perdurent parfois sous le manteau d'anciennes œuvres d'art relèvent, non de la foi du Peuple, mais des idées des artistes, peintres ou statuaires soucieux de traduire leurs propres convictions personnelles. Et encore, il convient de ne point en majorer le nombre. Bien sûr, de toute évidence, les moines ont su se servir du symbole du soleil, du feu pour parler de Notre Seigneur Jésus Christ, Roi de Gloire, ils ont su comparer l'eau jaillissante à l'eau du baptême qui donne la vie de la Grâce... et ce, dans un but parfaitement orthodoxe de prédication chrétienne. Il faut vraiment tordre l'événement pour y voir un camouflage du culte idolâtre des fontaines ou du dieu Lug !

Oui, comme le disait l'iconographe Photios Kontoglou : « Le Christ appelle Sa religion vin nouveau et pain qui descend du ciel. L'Apôtre dit : *Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles.* (2 Cor.5:17). Dans une telle religion, qui fait du fidèle un homme nouveau, tout

est nouveau... La religion du Christ ne ressemble à aucune autre, quoi qu'en puissent dire d'aucuns, qui n'ont d'yeux que pour certains traits externes sans signification ».

Par conséquent, ni l'utilisation des pierres des sanctuaires païens pour la construction des baptistères chrétiens ne transforment ces derniers en temples du polythéisme, ni l'adaptation des symboles naturels au propos évangélique ne le réduit à un culte de la nature !

Les réseaux monastiques de l'évangélisation

L'origine des pardons est loin d'être celle que les néo-païens lui assignent. On ne peut en traiter sans décrire l'immense réseau des chapelles qui, malgré les ravages des derniers siècles, recouvre systématiquement la partie bretonnante de la Bretagne.

Elle n'est pas due au hasard, elle ne tient pas à la sacralisation des fontaines, encore moins à un prétendu syncrétisme entre paganisme et foi chrétienne, ni même à une carte répertoriée de la dévotion populaire aux saints thaumaturges.

Cette question a toujours passionné le Père J. Guillerme, et l'intuition qu'il s'agissait de tout autre chose l'a toujours habité. Il a décrit le résultat de son étude en une plaquette passionnante : *Chapelles et pardons : origine et signification* (disponible à Breizh diffusion - Kerangwenn -29 SPEZET.) J'ai pu découvrir, à l'aide de ces repères historiques, la profonde signification orthodoxe du sujet traité.

Ce réseau, en effet, n'est rien d'autre que l'œuvre de nos saints fondateurs qui ont ainsi laissé des traces qui perdurent encore aujourd'hui, même si le sens en a été gauchi, voire dénaturé par une théologie scolastique et hérétique qui n'était point celle de nos saints illuminateurs.

Avec l'aide de Dieu, je vais essayer de décrire comment et pourquoi de telles traces relèvent de l'œuvre bénie de nos saints illuminateurs, témoignent de leur génie pédagogique, fruit de leur conscience purifiée. Leur apostolat fut *le levain orthodoxe qui fit lever la pâte chrétienne de l'Église de Bretagne. Ce levain constitue la véritable racine historique des pardons. Ce levain et ces racines sont profondément orthodoxes. Ils sont nôtres. Pourquoi ?*

Pour le bien préciser, il faut se souvenir qu'à l'époque de l'émigration bretonne en Armorique, les moines - pour la plupart issus du Pays de Galles - connaissaient fort bien la société celtique dans son ensemble. Rappelons qu'elle était basée sur le *clan* : famille au sens large du terme, organisation première d'un peuple pour faire face aux nécessités de la vie, parfois de la survie. Plusieurs clans formaient une tribu. En débarquant en Armorique, ces peuples y reconstitueront les anciennes cités insulaires. Ainsi se recréèrent la Donomnée (Léon, Trégor actuels et au-delà), la Cornouaille, et le *Bro Waroc'h* ou *Bro Ereg* (Pays de Vannes). Ces clans qui étaient des structures de défense, des associations d'entraide, vont recevoir la Lumière du Christ.

Les moines orthodoxes de Celtie, nés à l'intérieur de ces clans, en connaissaient autant la grandeur que la faiblesse, les beautés comme les limites. Conscients de leur vocation qui était de faire passer ces clans du rang de païens à celui de chrétiens, ils se sont donnés comme but de transformer profondément ce que l'on pourrait nommer les « rites sociaux et religieux » de ces sociétés pour y faire naître la vie chrétienne. Pédagogues de leur peuple, ils ont su absorber les qualités naturelles des clans que la Foi pouvait transfigurer. Casser les haines, les vengeances, remplacer les dieux païens par la Très Sainte Trinité : voilà ce que fut l'œuvre de plusieurs générations de saints moines. Illuminant leurs peuples de la Lumière de la Vérité, ils transformèrent profondément la conscience de ces clans, respectant leur identité profonde, mais en la transfigurant en Christ.

Ainsi furent sauvegardés leur langue, leur poésie, leurs chants. Sauvegardés, maintenus et insérés dans la vie chrétienne orthodoxe qui leur donna tout leur sens, « rendant au Seigneur ce qui est à Lui ».

Si la Foi Orthodoxe fit effectivement de la Russie, la Sainte Russie, elle fit aussi des tribus celtiques évangélisées une Sainte Celtie que nous n'allons point chercher dans les grimoires ésotériques. Cela est si vrai que la christianisation de la Bretagne est regardée comme un crime par tous ceux qui se définissent comme « néo-païens ».

De la mer, vers l'intérieur -de l'Armor vers l'Argoat- le mouvement d'évangélisation de ces moines se développa comme dans un mouvement de marée montante.

Ce mouvement dont la géographie nous rend compte par la toponymie des lieux fut marqué par les progrès successifs de l'évangélisation des peuples bretons et de la fondation de nombreux et saints monastères.

Un clergé monastique et une ecclésiologie missionnaire

L'ecclésiologie première des chrétientés celtiques a été beaucoup commentée. Elle a fait l'objet d'études historiques et ecclésiastiques. Certains y découvrent son côté original mais, loin de l'interpréter en fils de l'Église, ils s'empressent d'en tirer des conclusions d'ordre sociologique ou ethnologique hors de propos. On ne saurait traiter des chrétientés orthodoxes de Celtie de façon complète qu'en tant que chrétien et chrétien orthodoxe.

Cette ecclésiologie a souvent surpris du fait qu'elle était basée moins sur la conception d'un diocèse territorial avec son Évêque que sur un monastère avec son Higoumène, lequel avait été lui-même ordonné à la charge de l'épiscopat. L'Évêque était ainsi dispensateur de la parole de Vérité et des Sacrements, au service des chrétientés qui naissaient autour des monastères. Il pouvait même se trouver que l'Higoumène lui-même soit autre qu'un Évêque, lequel résidait toutefois dans le monastère même. Certains monastères comprenaient même plusieurs évêques.

Plutôt que d'y voir une originalité voulue gratuitement, voire d'une disposition atavique des Celtes pour l'anarchie, il convient avant tout de *s'émerveiller de ce fruit particulier de la Grâce du Saint Esprit* qui ne peut s'expliquer que dans l'Église Orthodoxe. Les chrétientés celtiques n'ont point voulu proposer un modèle d'organisation épiscopale « diocésaine », mais prendre les mesures adaptées au temps pour évangéliser au mieux les peuples dont ils avaient la charge. On l'oublie souvent : les saints sont les pédagogues *appropriés* de chaque époque. En dehors de ce repère, on est perdu dans des considérations qui n'ont rien à voir avec l'essentiel, et à l'aide desquelles on perd même le sens premier du sujet que l'on veut traiter. Oui, nous, Chrétiens Orthodoxes de Bretagne nous nous émerveillons devant ces fruits de la pédagogie née du Saint Esprit.

Le pourquoi de cette méthode pédagogique s'éclaire tout particulièrement lorsqu'on ne perd pas de vue l'organisation typiquement clanique de la société celtique. Société communautaire, elle était particulièrement attentive à l'exemple d'une autre communauté, celle des fraternités monastiques, avec lesquelles elle se trouvait des analogies. Les saints fondateurs surent se donner les moyens ecclésiologiques de couler dans la structure clanique de leur peuple, leur propre idéal de vie communautaire et fraternelle. Qui mieux que les moines pouvaient témoigner d'une véritable vie communautaire, de façon à mieux

faire saisir, grâce à leur propre exemple, la vérité profonde dont elle était le véhicule privilégié ?

Nous tenons ainsi le « pourquoi » du fait que les juridictions épiscopales premières de Bretagne n'étaient point « géographique », localisées autour d'un territoire ou d'une ville, mais « personnelles », c'est-à-dire relevant de la présence d'un monastère en tel ou tel endroit. L'Évêque pouvant avoir à évangéliser dans bien des directions à partir du monastère auquel il appartenait. Cet apostolat, fondé sur une telle structure, fut une réussite. Conservant les cadres existant en les aménageant de l'intérieur, les saints ont créé un réseau particulier de paroisses caractéristique par sa stabilité maintenue jusqu'à nos jours, et par l'esprit local de communauté qu'il a engendré. Ces structures épiscopales particulières marquent les étapes de l'évangélisation première. Les maisons épiscopales (*eskopti* en breton) adoptèrent l'organisation classique de diocèses territoriaux, vers l'époque du roi Nominoë.

Replacée dans le contexte de l'Église universelle, l'évolution de l'épiscopat breton n'a rien qui doive surprendre. Au début du christianisme, comme le montrent les lettres d'Ignace d'Antioche, il y avait un évêque par Église, un évêque par « centre eucharistique », c'est-à-dire évêque pour chaque endroit où était consommé le sacrifice de la Liturgie qui rassemblait *en un même lieu* (Saint Ignace, *Aux Éphésiens*, 13) les chrétiens dans leur unique Amour -le Christ, crucifié et ressuscité pour eux.

Comment l'évêque était-il choisi ? Saint Paul, ou saint Denys l'Aréopagite donnent la réponse : l'évêque des origines n'est pas un « administrateur », c'est un homme qui est arrivé à la déification, à la vision du Christ en gloire. On l'appelle plus souvent « prophète » ou « hiérarque » pour manifester cette qualité. L'« ordination » ne fait pas l'évêque : elle manifeste celui qui a déjà atteint l'état spirituel convenable.

On ne s'étonne plus, sachant cela, de trouver « plusieurs évêques » par monastère en Celtie. Qui étaient-ils ? Ceux qui, dans le monastère, avaient connu le Christ dans Sa gloire incréée. Il pouvait très bien arriver, en effet, dans toute Église, qu'il existe plusieurs déifiés, plusieurs prophètes. En général, un seul d'entre eux était nommé évêque -pour ne pas créer de « commandement multiple ». Ce qui s'est passé en Bretagne, c'est que la multiplication des tâches et des communautés, a exigé la nomination comme évêques de tous -ou presque tous- ceux qui avaient atteint la sainteté. Ils s'étaient formés dans les monastères, écoles de sainteté, et ils se déplaçaient dans les communautés, selon les besoins des fidèles.

Autrement dit, à la lumière de la conception orthodoxe de l'épiscopat, conception non pas institutionnelle, mais spirituelle, le cas des chrétientés celtiques cesse

d'apparaître comme une exception ; mieux, il représente un maillon tout-à-fait logique de l'histoire de l'Église.

On pourrait résumer cette histoire de l'épiscopat en trois temps :

1. Époque de saint Ignace : il existe encore un évêque pour chaque centre liturgique, comme au temps des Apôtres (Ti.1:5-9).

2. Il n'y a plus assez de déifiés pour qu'on puisse mettre un évêque en chaque lieu. Les évêques locaux vont et viennent entre plusieurs paroisses. C'est l'époque dont nous parlons pour l'Église celte, à laquelle fait écho, en Orient, le Concile de Laodicée, dont le canon 57 prévoit : « Il ne faut pas établir d'évêques dans les villes de faible importance ni dans les villages, mais seulement des itinérants ». Le structure citadine de l'Orient romaine fait la seule différence avec l'état contemporain de l'Église celte : les évêques résident dans les grandes villes, là où il s'en trouve et, en Celtie, dans les monastères.

3. Le nombre de déifiés diminue encore. Sous le roi Nominoë prévaut l'organisation « moderne » universelle : un évêque dans un diocèse comprenant plusieurs paroisses desservies par des prêtres.

Il va sans dire que nous présentons cette esquisse de l'histoire de notre Église locale comme une simple hypothèse ; en revanche, la structure clanique de la société celte et l'adaptation de l'Église à la réalité qu'elle rencontrait est bien démontrée par le « géographie sacrée » de notre terre.

L'origine des paroisses et de leurs trèves

Essaimant vers l'intérieur de l'Armorique les monastères créèrent des fraternités monastiques plus réduites, donnant elles aussi naissance à de petites chrétientés en se coulant dans les clans locaux, comme nous l'avons déjà vu.

La toponymie de la Bretagne nous permet aisément de définir avec précision la carte de son évangélisation. Les établissements chrétiens les plus anciens possèdent des noms

commençant par *plou*, *gwik*, *tre* ou *lan*. *Plou* représente une forme bretonne issue de la même racine indo-européenne que le latin *Plebs* (peuple). Ce terme fréquent en Bretagne représente donc les « paroisses-monastiques » primitives.

Ce terme est suivi :

- *du nom du saint fondateur* : Plonéour (St Enéour), Plouarzel (St Armel), Plestin (St Jestin) etc.
- *d'un nom d'un lieu* : Kastell (château) donne Plougastel. Moger (muraille) donne Ploumoger. Lan (monastère) donne Plélan etc.
- *d'un adjectif caractérisant le lieu* : bihan (petit) Pleubian. Meur (grand) Pleumeur-Bodou. Nevez (nouveau) Plonevez-Porzay etc.
- *Gwik* correspond au latin *vicus*, désignant le bourg, le centre de la paroisse, par opposition au « plou » qui désigne l'ensemble de l'aire paroissiale.
- *Lan* désigne un monastère, un ermitage autour duquel se sont construits plus tard de petits hameaux. Ainsi Lanmeur (grand monastère) Langoet (le monastère du bois) Landevennec...
- *Tre* (contraction de *drev*) marque les noms de lieux désignant à l'origine les hameaux éloignés du bourg à l'intérieur des « plou » et qui, par la suite, ont donné naissance à de nouvelles paroisses (trèves) : Trégarvan, Trébeurden, Tréveron etc.

Ce mot « trève » en breton désigne un territoire juridiquement dépendant d'un autre. Avec le système premier de juridiction *ad personam*, décrit plus haut brièvement, on pouvait voir appartenir au diocèse de St Malo des trèves (au sens d'enclaves) éloignées et situées géographiquement à l'intérieur d'autres éparchies bretonnes.

Concrètement, la trève autour d'une chapelle, c'était un territoire dépendant de la paroisse, terroir sur lequel le village, les familles et les personnes se sentaient liées ensemble par la Foi, le culte, la vie de ce pays particulier. La constellation de chapelles et de trèves en Bretagne s'explique par la présence des clans et des paroisses localisés géographiquement.

La chapelle au milieu de la trève est le signe de l'identité de cette fraternité, le lieu de l'assemblée de la prière et de la fête. L'un des signes les plus marquants de cette fraternité, c'est la fête de la trève, ce qui deviendra *le pardon de la trève*.

Signe d'unité d'un « clan » ayant reçu et confessé le Christ, fête donc de la paroisse, de la trêve qui en a repris l'héritage, voilà la signification profonde du pardon breton. Les preuves ne manquent pas. Elles pullulent au niveau des noms. S'il arrive, bien sûr, que les patrons de ces chapelles soient ceux d'un corps de métier, il s'agit le plus souvent de leur patron éponyme : c'est-à-dire celui du saint fondateur de ce lieu, de cette paroisse, évangéliste du clan local.

Ces *plou*, *gwik*, *lan*, *tre*, sont les marques de nos origines chrétiennes. Voilà pourquoi il n'a pas été inutile de les décrire un peu longuement. Les noms des saints fondateurs éclairent les origines, cimentant ainsi avec une « vocation de menhir » l'Église Orthodoxe du pays.

On voit sans peine combien est orthodoxe cette référence aux saints éponymes dont la Foi Orthodoxe n'était point celle de l'Église papale qui continue la tradition des pardons de nos pères, mais en ayant rompu avec leur confession de Foi. On saisit sans peine combien cette tradition locale est parfaitement orthodoxe, lorsqu'elle est replacée dans le cadre de la Foi Orthodoxe qui y a donnée naissance.

Les Saints de Celtie témoins de l'unité de l'Église

Par cette évangélisation appropriée au temps, au peuple et à l'époque, les saints moines missionnaires de Celtie ont témoigné d'une grande vérité : celle de l'unité de l'Église dans la multiplicité, ce qui est un profond mystère.

Ce témoignage d'un temps et d'un lieu nous est cependant précieux à l'heure où le papisme a répandu une théorie anti-orthodoxe de l'unité, qui n'était point celle de l'Église de nos pères ; à l'heure aussi où le poison de l'œcuménisme tente de promouvoir une « unité » qui n'est pas celle de la vérité et qui vise elle aussi à remplacer la Foi qui est le ciment de l'unité par une uniformisation légale... sans la Vérité du Christ qui est Une et Unique. Nos pères ont illustré parfaitement la tradition ecclésiologique orthodoxe sur laquelle le théologien A. Kalomiros a écrit des pages merveilleuses. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques fleurons : « L'Église catholique que nous confessons dans le Symbole de la Foi, écrit-il, n'est pas appelée catholique parce qu'elle réunit tous les chrétiens de la terre, mais parce que chaque fidèle trouve en elle toute la Grâce et le Don gratuit de Dieu. Le sens orthodoxe de la catholicité n'a rien à voir avec celui d'une organisation universelle, comme les papistes la conçoivent, avec tous ceux qui sont influencés par leur mentalité. Certes, l'Église est destinée à s'étendre à toute la terre, indépendamment des pays, des nations, des races et des langues, et ce n'est pas une erreur que de l'appeler pour cela catholique. Comme l'humanité est devenue un concept

abstrait, de même l'Église elle aussi risque de le devenir quand nous la voyons comme un concept universel abstrait. Pour comprendre ce qu'est l'humanité, il suffit de bien connaître un seul homme, parce que la nature de cet homme-là est commune à tous les hommes de la terre. De même pour comprendre l'Église catholique du Christ, il suffit de bien connaître une seule Église locale. *Et comme pour les hommes, ce n'est pas la soumission à une autorité qui les unit, mais leur commune nature ; de même les églises locales ne sont pas unies par le pape et la hiérarchie papiste, mais par leur nature commune (qui est la Foi Orthodoxe que ni le pape ni sa hiérarchie ne confessent). Une Église orthodoxe locale, même limitée dans l'espace et par le nombre de ses fidèles, est, à elle seule catholique, indépendamment de toutes les autres, parce rien ne lui manque de la Grâce et du Don gratuit de Dieu. Toutes les Églises locales du monde entier, ensemble, ne possèdent rien de plus en Grâce divine que telle Église petite et peu nombreuse... Certes, il existe des rapports d'interdépendance entre les églises locales et les canons les règlent, mais cette interdépendance n'est pas un rapport de contrainte juridique, mais un lien de respect et d'amour dans une pleine liberté, la liberté de la grâce. Et les Canons ne sont pas les lois d'un droit, mais des guides sages, fruits d'une expérience séculaire.*

L'Église n'a pas besoin de liens extérieurs pour être une. Ce n'est pas un Pape, un Patriarche ou un Archevêque qui unit l'Église. L'Église locale est quelque chose d'achevé, elle n'est pas partie d'un grand tout ». (cf *La Lumière du Thabor* No 18. On pourra lire avec profit l'ensemble de cet article d'Alexandre Kalomiros intitulé « ecclésiologie »).

Ces quelques lignes permettront de mieux comprendre la profonde orthodoxie de cette pratique particulière de nos pères saints. Et leur exemple local de cette vérité a valeur universelle. « S'étant purifiés pour Dieu avant de parler de Dieu », ils se sont endormis dans le Seigneur d'un repos bienheureux : sans connaître l'étude ecclésiologique d'un Kalomiros, ils en ont vécu parfaitement la substance. Loin du phylétisme (nationalisme religieux) aussi bien que du syncrétisme, ils ont illustré, par l'exemple, leur confession profondément orthodoxe de l'Église et de sa véritable unité. Oui, l'Église est une dans la confession de la Vraie Foi Orthodoxe, qui prend *Jésus Christ, Vrai Dieu et Vrai Homme comme mesure absolue de toute chose*. L'Église est une par la communion mystique au Vrai Corps et au Vrai Sang du Christ. Chaque Église où la Sainte Eucharistie est célébrée et où les fidèles sont rassemblés en un « même lieu » représente toute l'image de l'Église Orthodoxe : Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Les ruisseaux d'eau pure dont la réunion forme une grande rivière, détiennent, indépendamment de la formation de cette rivière, une commune nature de l'eau qui coule dans chacun d'entre eux. Sur une seule goutte se reflète le soleil. Exemple naturel. Sur le plan surnaturel, il faut savoir que lorsque le prêtre orthodoxe qui célèbre est canonique, il n'officie pas au nom de la seule paroisse comme « morceau isolé d'un plus grand tout ». La Divine Liturgie n'est pas une

affaire privée, mais celle de l'Église catholique du Christ, et sanctifie les fidèles avec toute la Grâce et toute la sanctification de l'Église. Il officie donc « d'une seule bouche et d'un seul cœur » avec toutes les autres Églises locales confessant la même et Vraie Foi Orthodoxe. Comme le soleil se reflète sur le morceau brisé d'un miroir, ainsi chaque Église locale (même petite en nombre) est l'Icône de la catholicité de l'Église. Il ne lui manque rien.

Et de même que l'union orthodoxe de l'Église catholique du Christ ne se brise pas par la « hauteur », ni par la « profondeur », elle ne se brise pas davantage par la vie ni par la mort. Ainsi la mort biologique ne nous sépare pas de nos saints, ni de nos frères endormis dans le Seigneur. Quand nous disons dans le Credo : « Je crois à l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique », nous pensons simultanément à l'Église dite « triomphante » et « militante » car « soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur ».

Peut-on alors ne pas voir comment a perduré dans notre pays l'ensemble premier de ces « champs de repos » entourant les églises paroissiales, blottis contre elles à l'intérieur de leur enclos et ouverts sur l'extérieur par un arc de triomphe... comment ne pas saisir à quel point nos saints patrons nationaux ont voulu nous léguer cette réalité vivante que l'entrée en un tel lieu signifiait pour le Chrétien l'entrée dans le Royaume de Dieu. Ce n'est point là un « culte des morts », mais un « culte des vivants ». En breton, ne parle-t-on pas du « trépas » plutôt que de la mort ?...C'est-à-dire du passage, de la Pâque du chrétien, car, comme le disait Loez Herrieu *rag nend eus ket a varw ewidomp Bretoned*, il n'est point de mort pour nous Bretons. Comment, ne pas voir dans la permanence d'un tel proverbe cette vérité évangélique : « Celui qui croit en moi ne verra jamais la mort ». En effet, même si tous les humains s'endorment du sommeil de la mort biologique, les Chrétiens sauvés ne verront point le « visage de la mort », mais le visage adorable de Notre Seigneur. Seuls les réprouvés, en voyant la face du démon verront « la seconde mort ». Une telle vérité a même laissé des traces orthodoxes dans un art qui n'est cependant plus celui de l'Icône (hormis en certaines vieilles statues de bois qui, dans leur hiératisme, rappellent les icônes coptes de l'Église chrétienne). Dans l'art populaire dont la perte de l'Orthodoxie gauchit bien évidemment bien des expressions, il est notable de constater pourtant combien, dans les calvaires de certains enclos paroissiaux, on peut suivre les « tableaux » de toute la vie du Christ, de sa mort et de sa résurrection. Expression populaire qui surgit comme l'affirmation du principe orthodoxe selon lequel on ne peut séparer la Croix de la Pâque. Calvaire ainsi conçu qui s'offre comme un chemin tracé devant l'âme qui aborde les rives de l'éternité. Les chercheurs soucieux d'ésotérisme devraient s'interroger devant de tels monuments, bien différents de ceux qui les passionnent ordinairement et où ne transparaît que le seul syncrétisme de l'artiste reproduisant ses

propres convictions que l'on ne peut pas attribuer au peuple breton, et encore moins à nos saints fondateurs.

Sainte identité

Les noms de nos saints fondateurs laissés aux paroisses du pays, aux trèves et aux pardons bretons, illustrent parfaitement l'identité orthodoxe de la Bretagne. Sainte identité que l'on peut retrouver -par delà les siècles d'erreur héritée involontairement- par la confession de la Vraie Foi, dans la pieuse certitude de retrouver ainsi celle de nos saints pères.

Car telle est la véritable identité chrétienne de ce peuple, et non celle qui l'a suivi et qui la contredit. La Foi Orthodoxe est notre véritable identité, même et toujours dans l'affirmation de notre propre culture. Car, si chrétiens et non-chrétiens sont « unis » par les liens de la culture, ils ne deviennent frères que par la foi en Christ, devenant « co-héritiers » avec lui.

« Paul... appelé à être Apôtre de Jésus Christ à l'Église de Dieu qui est à Corinthe... » Voilà ce que nous lisons dans les Épîtres. Oui, elle était vraiment l'Église de Dieu, cette église minuscule primitive à « Corinthe » dans un lieu défini, concret, limité. C'est cela la catholicité de l'Église Orthodoxe : quelque chose de concret dans un lieu concret, dans le temps et dans les personnes. A. Kalomiros écrivait : « Ce concret peut être répété en tout lieu et en tout temps, sans cela cesser d'être en son essence, le même ».

Oui, elle était là aussi vraiment l'Église de Dieu, l'Église qui était à Lehon, Landevennec, Dinan, Ploufragan et Tréveron... Quels chrétiens orthodoxes ne se réjouiraient pas d'un pareil héritage ? Héritage qui doit les persuader qu'en Bretagne, *ils ne sont nullement des étrangers par la foi, mais au contraire, les fils de ceux qui ont laissé leur nom à tous ces lieux de notre pays, et qui ne confessaient point la « foi du pape » mais celle dont les Vrais Chrétiens Orthodoxes témoignent encore aujourd'hui !*

Quel fidèle pourra ne pas avoir à cœur de transmettre ce flambeau salvateur à son peuple qui a hérité involontairement de l'erreur papale et franque après le « viol et le dol » de la conscience de ces ancêtres par les franks conquérants et hérétiques de la fin du premier millénaire ?

Quel Breton nourri d'Évangile pourra éviter de se poser cette question ?

Pour le salut des uns et des autres, qui ne souhaitera que notre Église locale petite en nombre grandisse, unie à toutes ses sœurs vraiment chrétiennes orthodoxes du monde entier *par le lien de l'identité ?*

Oui, l'Église de Dieu, l'Église de Bretagne, Églises de Dieu, celles de tous les autres lieux. Les frontières des nations ne les divisent pas, ni les aspirations politiques des états dans lesquelles elles vivent ou sont forcées de vivre ; même le fait de ne pas connaître leur existence, à cause de l'éloignement et de la multitude des noms, ne les sépare pas ; car aux mêmes Corps et Sang du Christ auxquels les Orthodoxes hellènes communient, communient aussi bien les Bretons orthodoxes de Tréveron, que les noirs de l'Ouganda, les Indiens, les Alaskiens et les Russes de Sibérie. Dans les veines de ces mêmes frères orthodoxes, c'est le même sang du Christ qui coule. L'Esprit Saint éclaire leur esprit et les conduit à la connaissance de la même Vérité.

L'Église des Vrais Chrétiens Orthodoxes existe localement en Bretagne. Le pardon d'une paroisse orthodoxe doit témoigner de ces grandes vérités. Il est l'illustration de son identité spirituelle, unie qu'elle est autour de son Évêque et de ses prêtres, dans la charité fraternelle de tous ses membres. Ce pardon est le signe de l'agapê, du pardon « donné et reçu », permettant de vivre en vérité ces paroles du psalmiste « qu'il est bon et doux pour des frères d'habiter ensemble ».

La fête de chaque paroisse est ainsi un « pardon ». Quel sera le pardon de notre Église locale ? Pourquoi pas celui de « Tous les Saints glorifiés en Bretagne » que nous vénérons pour avoir donné notre pays au seul Christ ?

Quel leur bénédiction demeure sur nous. Pussions nous être jugés dignes de les rencontrer tous ensemble dans la joie éternelle du siècle à venir.

<http://orthodoxesbretagne.blog.free.fr>

Bulletin d'adhésion



Des bretons en Roumanie : soeur Marie et frère Pierre, en 2000

Nom, prénom :

Adresse :

Courriel :

J'adhère à la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne pour l'année **2017**.

et verse ma cotisation de 10 € 15 € par famille

Je soutiens la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne par un don de et souhaite recevoir le feuillet Sainte Anne.

Je souhaite être membre de la fraternité mais je ne peux verser ma cotisation.

Chèque libellé à l'ordre de : AOSM section Sainte Anne.

Fraternité Orthodoxe Sainte Anne, 95 rue de Béniguet, 29280 PLOUZANE